

« JE ME TAIS ET J'ATTENDS... »
LETTRES INÉDITES À JEAN COCTEAU (1916 ?-1944)
ET À MADAME EUGÉNIE COCTEAU,
SA MÈRE (1922-1927)

Correspondances présentées par Anne Verdure-Mary*
Édition établie et annotée par Anne Kimball**

En 2015 la Bibliothèque nationale de France fait l'acquisition d'un ensemble de quatorze lettres de Max Jacob à Jean Cocteau passé en vente chez Artcurial à la fin de l'année précédente. Intégré aux collections de la bibliothèque sous la cote NAF 28812, ce lot constitue un complément au fonds Max Jacob-collection

* Anne Verdure-Mary, archiviste-paléographe et Docteur en littérature, est conservateur au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, responsable de plusieurs fonds d'auteurs contemporains, dont le Fonds Max Jacob-Collection Gompel Netter. Elle a été commissaire des expositions « Boris Vian » (2011) et « Edmond Jabès. L'exil en partage » (2012) à la BnF, et a publié l'ouvrage *Drame et pensée. La place du théâtre dans l'œuvre de Gabriel Marcel* (éd. Champion, 2015), ainsi que plusieurs articles en rapport avec cet auteur. Elle a édité les lettres de Max Jacob à Roger Lannes (« Lettres de Max Jacob à Roger Lannes. La tige et l'orchidée (1935-1943), suivies de "Hommage à Max Jacob" par Roger Lannes », *CMJ*, 2012).

** Anne Kimball, docteur ès lettres de l'Université du Wisconsin, a enseigné dans les Universités de Mount Holyoke et Randolph-Macon (Virginie). Nommée doyenne de la faculté à Randolph-Macon, puis titulaire de la chaire Dana de littérature, des bourses Fulbright l'ont aidée à publier plusieurs volumes de lettres de Max Jacob : *Max Jacob écrit* (PUR, 2015), *Max Jacob-Cocteau, Correspondance, Lettres à Jean Paulhan* (Paris-Méditerranée, 2000 et 2005), *Lettres à Nino Frank* (Peter Lang, 1989), *Lettres à Pierre Minet* (Calligrammes, 1988), *Lettres à Marcel Jouhandeau* (Droz, 1979 ; épistolaire complété en 2002 par les lettres de Marcel Jouhandeau à Max Jacob). Elle est titulaire, depuis 2003, des Palmes académiques (françaises).

Gompel-Netter que conserve le département des Manuscrits, et qui contient six lettres de Max Jacob à Jean Cocteau entre 1924 et 1938¹.

L'édition de ces lettres complète celle établie par Anne Kimball, et publiée aux éditions Paris-Méditerranée en 2000. Comme l'immense correspondance réunie à l'époque, cet ajout s'échelonne entre 1916 et 1944 : ces lettres, inédites pour la plupart - une seule d'entre elles avait déjà été publiée en 2000, celle du 20 janvier 1944 - viennent s'insérer dans le cours de cette correspondance déjà connue. Trois lettres datent des années 1916-1918, dix des années 1920, deux des années 1930, deux de 1944 : nulle logique chronologique dans cet ensemble, simplement des témoignages de diverses années de la vie de Jacob, réunis par les hasards des ventes grâce à un collectionneur. Deux enveloppes ne peuvent être rattachées aux lettres : l'une est datée du 3 mars 1928 et correspond à une lettre déjà publiée² ; l'autre, dont le cachet est difficilement lisible, semble datée du 4 février 192[8], est isolée et ne semble accompagner aucune lettre.

Les années 1920 sont les plus représentées, mais c'est également la période où les deux hommes s'écrivent le plus : pour Max Jacob, ce sont des années passées à Saint-Benoît-sur-Loire, et la relation avec ses amis parisiens se maintient essentiellement par le biais épistolaire. En 1923, Jacob donne à Cocteau sa procuration pour voter dans un jury littéraire pour le Prix du Nouveau Monde (il accorde sa voix à Radiguet). En 1928, il écrit une note aux *Nouvelles Littéraires* louant tout à la fois le livre de Jean Desbordes *J'adore* et la préface rédigée par Jean Cocteau. Ainsi, malgré l'éloignement géographique, le lien entre les deux hommes continue à vivre et Jacob se tient au courant de la vie littéraire.

Surtout, ces lettres portent en elles l'humour de Max Jacob et son don épistolaire : « Écris-moi des cancans, j'écris ce mot comme tam-tam : cancams. » Les jeux de mots fusent, même dans l'adversité, jusqu'au plus profond du désespoir, alors qu'il cherche à sauver sa sœur : « Ma pauvre petite sœur serait bien confuse de déranger tant de grandes gens ou jean [*sic*]. »

L'essentiel de l'amitié entre les deux hommes avait déjà été perçu et étudié, mais ces lettres permettent d'en préciser certains aspects. Celles datées de 1944 résonnent d'une manière particulièrement poignante : Max Jacob cherche un appui, tâtonne afin de faire libérer sa sœur préférée, Mirté Léa, alors qu'il est lui-même menacé. : « On vient d'arrêter ma sœur, ma sœur préférée. J'en mourrai. » S'il évoque le suicide, c'est pour en repousser la tentation : « Si je n'avais pas le Seigneur je songerais au suicide » (lettre du 20 janvier 1944). Max Jacob se tourne vers Cocteau à la fin de sa vie, espérant qu'il pourra briser l'étau qui s'est resserré autour de sa famille. Il frappe à toutes les portes pour sauver sa sœur, implore Chanel d'intervenir - Cocteau le lui déconseille, mais sa lettre

arrive trop tard - écrit à Anatole de Monzie, à Sacha Guitry, à Misia Sert. Il intervient également auprès de la hiérarchie ecclésiastique : l'évêque d'Orléans, l'archevêque de Sens... Une lettre à René Fauchois, conservée au département des Arts du spectacle, reprend les mêmes termes pour appeler à l'aide³. On sait le résultat de toutes ces missives, de toutes ces tentatives : non seulement Max Jacob ne sauve pas Mirté Léa, mais il est lui-même arrêté.

Cette correspondance est accompagnée de trois lettres à Madame Cocteau, la mère de Jean Cocteau, écrites entre 1922 et 1927, d'un ton évidemment très différent, beaucoup moins libre, qui montre la souplesse d'adaptation de Max Jacob : ces lettres sont extrêmement policées, « de bon goût », presque onctueuses, et ne ressemblent en rien à celles adressées à Jean Cocteau. Elles reflètent la profonde amitié entre les deux hommes et leur intimité : Madame Cocteau et Max Jacob partagent leurs inquiétudes au sujet de Jean Cocteau (« J'ai peur que Jean s'hyperesthésie [*sic*] par la fatigue. Autrement il s'habituerait aux injures, à la sottise et à l'indifférence », lettre du 15 avril 1927). À travers sa mère, Max Jacob retrouve son ami : « Il m'était doux de parler de Jean et je recommencerais quand je le pourrai » (lettre du 22 août 1922). De son côté, Madame Cocteau est touchée par l'amitié de Max Jacob et par les compliments qu'il adresse à son fils.

Durant l'été 1922, la correspondance entre Madame Cocteau et Jacob semble régulière, d'après un mot de Cocteau à son ami : « Tes lettres sauvent maman de la tristesse. [...] Ce que tu lui dis de moi la touche aux larmes. La propreté, la bonté, sont ma seule détente. Cette correspondance dont elle me cite des passages calme plus mes malaises que le soleil ou le neuréol⁴. »

Sans modifier fondamentalement ce que l'on savait de la relation entre Max Jacob et Jean Cocteau (Anne Kimball avait déjà publié quatre-vingt-sept lettres de Cocteau et cent-quatre-vingt-une lettres de Max Jacob), ces lettres permettent d'enrichir l'ensemble déjà connu et donnent de nouveaux exemples de l'incroyable faculté épistolaire de Jacob - des nouvelles pages de littérature, en somme.

Anne VERDURE-MARY

LETTRES DE MAX JACOB À JEAN COCTEAU

1
(0)⁵

[s.d⁶]

Merci, mon cher Jean ;

Ma carrière littéraire n'est pas encore commencée. Quand j'aurai liquidé les manuscrits qui m'encombrent et me tirent les pattes je ferai toute autre chose. On me reproche de ne pas savoir le français ! Travaillez donc 20 ans ; voilà le résultat. J'irai te voir un matin : mes soirées appartiennent à Dieu.

À toi de cœur

Max Jacob.

Je suis l'après-midi chez moi.

2
(2 A)

[octobre 1918⁷]

Mon cher Jean.

Mon amie madame la baronne d'Ëttingen⁸ possède un ballet de Léonard Pieux qui est très beau. Elle voudrait te voir : il s'agit de mettre le poème en musique⁹. [rature : « Il n'y a que toi qui puisses m'aider »] Téléphone-lui le soir où tu peux venir la voir : Gobelins 27-13. Elle te demande le silence complet.

Mille amitiés de moi

Max Jacob

M^{me} la baronne d'Ëttingen 229 B^d Raspail.

P.S. J'écris un mot à la Sirène que je ne peux ni veux rien /lui/donner [en marge]¹⁰

3
(2 B)

[octobre 1918]¹¹

Cher Jean.

Faites vite des dessins pour l'exposition de Mme Adam¹². Vous êtes vraiment gentil de donner à cette manifestation l'éclat de votre présence et je vous en remercie. Je vous remercie aussi d'avoir songé à moi pour Lafitte¹³ [*sic*]... malheureusement... oui! je viens de lui écrire que ce n'est pas possible. Je suis à la fois trop pauvre et trop riche pour accepter ses conditions.

Je vous serre des mains cordiales.

Max Jacob

4
(12 A)

[29.VII.1920]¹⁴

Cher Jean.

La bonne princesse¹⁵ veut nous avoir ensemble dimanche¹⁶. Ne la prive pas de cette joie ; ne me prive pas de cette joie. Radiguet est aussi convié. Il y a longtemps que nous n'avons causé d'art ; j'espère qu'on va se rattraper si tu y consens...

Je ne t'ai pas assez dit le plaisir que m'a causé ton livre¹⁷: je te le dirai. J'espère dimanche.

À toi

Max Jacob.

Le petit livre de Radiguet est un bracelet de perles¹⁸.

5
(59 A)

le 24 mars 23
S^t Benoît s/Loire
Loiret

Mon cher Jean

Tu pourrais bien voter à ma place puisque tu connais mes intentions¹⁹. Je serai rue Gabrielle dans quelques jours mais en me remplaçant tu m'épargnerais de me déranger.... surtout que j'ignore absolument ce qui se passera, où et quand etc²⁰.... Et le bar ! le bar²¹ !! Je t'envoie deux fragments d'un journal anarchiste qui me tombe régulièrement pour me reconvertir peut-être : tu verras le rapport des deux morceaux qui étaient sur le même numéro ! «Très curieux²² ! »

Je t'embrasse

Max.

Ce Format ministre à cause des jurys, des distributions de Prix.

6
(60 A)

[le 3 avril 1923²³]

Mon cher Jean

Je t'envoie un mot que tu pourras montrer pour qu'on t'autorise à voter deux fois. Je te conteras bien quelques belles histoires de S^t Benoît mais je suis vraiment fatigué d'une fatigue que les nuits de sommeil ne remettent pas. Le mot est sur l'autre page. Sur celle-ci trouve toute mon amitié* vive

Max

*En tout, mille et une ! Et ce n'est pas assez.

6 bis²⁴
(60 Abis)

St Benoît sur Loire
Loiret
le 3 avril 1923.

Mon cher Jean

Tu sais combien ma santé précaire me permet peu les déplacements. Puisque tu connais profondément mes goûts littéraires et comme conformes aux tiens, prends ma voix et sers-t'en pour le bien de l'art et de la Poésie.

Merci et mille amitiés de ton fidèle et dévoué

Max Jacob

7
[252 A]

Une enveloppe envoyée à Jean Cocteau le 4-II-2[8] au Welcome Hôtel à Villefranche-sur-mer ne s'accorde à aucune des lettres dans cette collection ou dans *MJJC*. Elle reste mystérieuse, car Max Jacob n'était pas à Saint-Benoît en novembre 1929 (ou 1928), et Jean Cocteau n'était pas à Villefranche non plus !

8

Une enveloppe datée du 3-3-28 est adressée de Saint-Benoît à
Mons. Jean Cocteau
Hôtel Welcome
Villefranche s/mer
Alpes Maritimes
Elle a accompagné la Lettre 249 dans *MJJC*, p. 563.

l'ouvrage a été traduit en chinois
général traduire - t-on le chinois en
Volney, demande. Plus difficile

Cher Jean

Te t'ai écrit deux fois depuis que je
sais. On n'en finit pas de souffrir
Philippe part pour l'Italie mardi
Te t'embrasse perçue nous comprenons
ce que c'est que de s'embêter tous fin.
Te n'ai pas osé aller te voir.
Chez Tony tu ne voulais pas si on monte
de plus je suis partie on a prétendu que je
étais partie déjà. Mais tu ne peux pas
savoir combien je sais ce que c'
tu fond de tout cela il y a "les familles!"

Entendu mardi à 12 1/2 ch Chanel entendé.
Tony est maintenant gentil c'est rare

BnF
MSS

Te t'embrasse; tu es
mon Jean kapote et zine'vica
- MXJ. -

Je ne pars pas pour S' Benoit. Je ne veux pas brûler mon
cierge dans une cave

BnF

9

(249 A)

[14 mai 1928²⁵]

Cher Jean

Je t'ai écrit deux fois depuis que je sais. On n'en finit pas de souffrir. Philippe²⁶ parti pour l'Italie mardi. Je t'embrasse parce que nous comprenons ce que c'est que de s'embêter sans fin. Je n'ai pas osé aller te voir.

Chez Tony²⁷ tu ne voulais pas qu'on monte et quand je suis parti on a prétendu que tu étais parti déjà. Mais tu ne peux pas savoir combien je sais ce que c'[est]. Au fond de tout cela il y a « les familles » !

Je t'embrasse ; tu es mon Jean superbe et généreux

- MXJ. -

Je ne pars pas pour S^t-Benoît. Je ne veux pas brûler mon cierge dans une [lande].

Valéry a été traduit en chinois²⁸.

Entendu mardi à 12 ½ chez Chanel ensemble.

Tony est vraiment gentil c'est rare. [en marge]

Quand traduira-t-on le chinois en Valéry, demande Philippe. [en haut de la page]

10

(249 B)

[juillet 1928²⁹]

Cher Jean.

Je t'envoie une lettre de Maritain et ma réponse³⁰. Je vis ici avec Lavastine qui est bien la plus jolie âme que j'aie connue. Il donnera beaucoup. Philippe se convertit : je ne veux en faire ni un calotin ni un moine, mais je veux me servir de Dieu [2] pour en faire ce qu'il n'est pas, un homme intègre, bien élevé et joyeux. S'il ne reste pas toute sa vie ce qu'il sera dans un mois, il aura du moins le souvenir de l'avoir été et le désir de l'être à nouveau.

Avez-vous envoyé ma note aux N^{lles} Littéraires³¹? Si vous ne l'avez plus, j'en ai encore le brouillon.

De grand cœur – avec tout mon cœur à vous deux³².

Max

[3]

P.S. Jean Hugo³³ m'a donné une toute petite gouache, je l'ai mise dans le Mystère laïc³⁴ qui est sur ma table avec deux ou trois livres qui ne me quittent jamais ou presque... mais tu es blasé sur l'éloge.

Je vous aime tous les deux.

Philippe vous aime.

Je remercie mon fils Jean pour la journée de S^t-Benoît : je l'ai aimé encore mieux après.

M

11
(250 A)

[1928³⁵]

Jean chéri

Quelle joie de t'avoir vu.

J'ai dit à Jean Louis³⁶ que tu l'aimes, alors il m'a fait un joli éloge de toi très bien.

J'ai raconté à un juif que « N.S.J.C. est un petit arriviste sale juif ». Il m'a répondu un mot qui mérite d'être cité

« Il y a l'Imitation de Jésus Christ, c'est relativement facile, mais ça, d'être juif... ils ne le peuvent pas ! »

Tout de même, pousser l'arrivisme jusqu'à mourir pour son œuvre

Je t'embrasse très heureux que tu sois vraiment bien portant et toujours tellement gentil. Je t'ai ai ai aime, Max

Philippe est inculpé de complicité dans une affaire de vente de coco.

Liliane³⁷ est en prison à Draguignan.

Philippe ne veut pas en parler à son père – il a tort. [en haut de la page]

Sabon³⁸ mon grand favori a énormément plu à Jean Louis. Il déplaît à Maurice³⁹. [en marge]

12

(253 A)

Quimper, 8 rue du Parc
le 25 fév. 1930.

Cher Jean.

Tu es bien gentil toujours ! je ne t'écrivais pas parce que je ne savais pas où tu es – Un trottoir que j'ai manqué, je suis tombé et la jambe s'est décollée : plâtre et lit⁴⁰ ! ce sera, dit-on, moins long.... Espérons !..... on n'entend parler que de maladies, de malheurs en province ou d'affaires. C'est charmant. Ma famille est admirable bien que responsable par ses excitations continuelles à l'héroïsme. On n'admet pas que je me soigne ! chaque drogue est un prétexte à blâmes, moqueries, etc... Pourtant je ne peux être ailleurs car l'immobilité suppose des dévouements de jour et de nuit qu'on ne peut trouver ailleurs. Je suis bien et ne souffre guère que de l'estomac. [2]

J'entends parler de ton succès dans les journaux ; quand la pièce sera imprimée, envoie-la-moi. J'ai eu aussi des nouvelles de la représentation en détails [*sic*]. Est-ce que Jean-Jean⁴¹ travaille ? moi je fais des dessins, des gouaches et des Morven le Gaëlique⁴² dont la N.R.F. va reproduire quelques-uns. Il a même été question d'un volume mais avec Gallimard – ce sera pour dans dix ans⁴³. Écris-moi des cancons, j'écris ce mot comme tam-tams : cancams.

J'ai su aussi ce qui concerne Reverdy. Il va faire des affaires sans trop de scrupules, fera fortune et vieux, reviendra à la religion. J'embrasse Jeanjean et toi

Max.

Si j'avais un peu de courage je t'écrirai des anecdotes :

« Elle a dégringole l'escalier ex abrupto ! »

mais je n'ai pas de courage, les soporitifs⁴⁴ [*sic*] me tuent le cœur et l'esprit.

J'aimais bien aussi Jean Louis de Lucinge mais il m'a laissé tomber... jambe cassée évidemment ! – [en haut de la page]

Si tu vois Gouy⁴⁵, dis-lui de m'écrire. Je l'aime vraiment –
Les princes⁴⁶ sont d'une gentillesse au-dessus de tout. Liane m'écrit tous les
jours et Georges me met des petits poèmes adorables.
Dis à Madame Cocteau que je prie pour elle et pour toi. [en marge]

13
(257 A)

[18-IV-32⁴⁷]
lundi midi

Cher Jean

Je t'ai écrit tout à l'heure.
Je reçois ta lettre : elle a l'air de répondre à la mienne !
J'envie ton bonheur. Je n'ai presque plus l'âge de ces consolations.
Tu devrais parler de moi à Chanel, je n'ose pas⁴⁸.
Est-ce que tu connais l'œuvre de Maurice Donnay⁴⁹.
J'irai te voir mais je travaille avec l'espoir de vendre par hasard.
Non ! pas de suicide.

Je t'embrasse

Max.

14
(266⁵⁰)

S^t Benoît s/Loire
Loiret
Le 20 janvier 44

Mon très cher Jean.

On me dit que Sacha Guitry⁵¹ peut obtenir des libérations. Mon cher Jean
je vis dans une angoisse intenable. J'ai supporté, avec l'idée de la souffrance
rédemptrice, la destruction de mon logis familial à Quimper, la mort de ma
sœur aînée⁵², celle d'un beau-frère⁵³ et l'emprisonnement de mon frère. On vient
d'arrêter ma sœur, ma sœur préférée⁵⁴. J'en mourrai—

Cette chère petite a été la compagne de mon enfance. Depuis son mariage les malheurs pleuvent sur elle. Son mari est mort dans le camp de Compiègne, de tortures ! elle n'avait qu'un fils⁵⁵; il est dans un Asile d'Aliénés depuis des années. Elle allait le voir tous les dimanches ; on lui ôte même cette douleur consolatrice. C'est inhumain, c'est infernal. J'ai écrit à l'évêque d'Orléans, à l'archevêque de Sens, j'écrirai au Supérieur du monastère de la Pierre Qui Vire.

Je te demande pardon de te déranger dans ton travail. Mais à qui demander un secours. J'ai écrit à Misia⁵⁶. Si j'écrivais à Sacha Guitry ma lettre serait mise à côté de celles des quémandeurs ordinaires. Un mot de toi, il le considérera — [2]

C'est trop ! si je n'avais pas le Seigneur je songerais au suicide ; je pense au monastère et je me déciderai à cette extrémité quand mon frère et ma sœur seront libérés.

Mon frère s'appelle Gaston Jacob⁵⁷; il a été arrêté le 16 décembre 1942 et conduit on ne sait où⁵⁷.. Il est né le 14 mai 1875 à Quimper qu'il n'a jamais quitté. C'était un paisible commerçant ni pauvre, ni riche.

Ma sœur s'appelle Madame Lucien Lévy ; elle habitait 18 rue Oberkampf. /Elle est née le 24 août 1885 ou 86./Son mari avait une petite entreprise d'artisan 16 rue Pierre Levée. XI^{ème}. Elle l'aidait. Son unique employée m'a écrit une lettre touchante.

Ma famille était en Bretagne depuis plus de cent ans et aimée.

Que dire ? J'appelle au secours ; je t'appelle au secours et je t'embrasse. Je prie pour toi

Max

Que va devenir mon malheureux neveu, mal nourri et seul dans sa cellule de malade à Villejuif ?

15

(267 A)

le 8 fév. 44
S^t-Benoît.

Cher Jean.

J'avais déjà écrit à Chanel⁵⁸ avant que tu me fasses dire par Warnant⁵⁹ de pas le faire. J'avais écrit brièvement sans donner les noms et les lieux. Elle ne me répond pas. J'avais aussi écrit à de Monzie⁶⁰ qui a été plusieurs fois très gentil jadis. Pas de réponse. Je me tais et j'attends.

Je t'aimais silencieux, que ferais-je fidèle, comme dit Racine⁶¹. Je ne te remercie pas je t'embrasse. Ma pauvre petite sœur serait bien confuse de déranger tant de grandes gens ou jean [*sic*]. Je suis dans le deuil comme si elle était plus que morte. C'est la seule personne de ma famille que j'ai aimée. Nous avions d'interminables confidences il y a cinquante ans et nous jouions du piano à quatre mains : les symphonies de Beethoven en comptant 1.2.3.4. C'est atroce.

Je t'embrasse

Max

**LETTRES DE MAX JACOB
À MADAME EUGÉNIE COCTEAU**

1

Monastère de S^t Benoît sur Loire
Loiret.
22 Août 1922

Chère madame.

Un mot touchant comme le vôtre est une récompense plus éclatante que celle que je mérite. Il m'était doux de parler de Jean et je recommencerais quand je le pourrai. J'aime Jean pour ses grandes vertus et l'admirable éducation dont il fait preuve à tous moments. C'est rare ! c'est rare surtout dans nos milieux où on ne sait pas l'art de se faire pardonner son talent par l'humilité, la discrétion et le bon ton.

Chère madame, je vous remercie de l'intérêt que vous voulez bien me porter. J'ai fait ici un gros roman où j'oppose la vie ignoble du peuple de Paris à la vie pure des campagnes chrétiennes¹. Je ne pouvais malheureusement pas assez insister : il faut sacrifier à la fable. Enfin ! je pense que notre Seigneur me saura gré de l'intention. J'ai goûté une année de recueillement, partageant mes journées entre le travail et la prière. Malheureusement les jeunes gens [2] qui ont des prétentions plus ou moins justifiées et qui sont la plaie des travailleurs commencent à affluer comme autrefois dans mon coin de Montmartre² et c'en est fait de ma paix spirituelle. J'attends l'hiver presque avec impatience car l'hiver ici n'est tenable à cause des vents de la Beauce et de la Loire que pour le coin du feu, genre [rature : « de distraction »] qui ne peut convenir qu'aux gens très occupés. L'hiver chassera les mouches.

Je vis ici entre deux prêtres, l'un très comme il faut et grand saint qui ne vit que pour ses malades et ses pauvres³, l'autre, breton, très exubérant mais bon et honnête homme⁴. Cette société m'est salutaire à tous points de vue. [3]

Encore merci de votre carte. Merci. Merci.

Et croyez bien, chère madame, à mon très respectueux dévouement en Notre Seigneur

Max Jacob

P. S. L'église que vous m'envoyez est très gracieuse et riche. Dans ces pays-ci où l'on est accoutumé à la sévérité du style roman ou du premier gothique elle paraît un peu théâtrale, comme les églises de l'Italie et celles de la côte d'Azur. Le retable au fond paraît merveilleux.

2

Quimper le 24 juillet 1923⁵
8 rue du Parc.

Chère madame.

Je suis sans nouvelles de Jean depuis longtemps. Soyez assez bonne pour lui dire combien son silence me prive. Votre lettre, madame, m'a profondément touché : peut-être en effet quelques âmes très délicates comme la vôtre s'aperçoivent-elles des efforts que je fais pour rendre à ceux qui le méritent les hommages qui sont dus au cœur, à la dignité de vie, à l'amour de Dieu, du beau et du bien. J'ai montré votre lettre à ma mère près de qui je suis : rien ne pouvait toucher davantage cette chère mère que tels compliments dont vous m'avez cru digne.

J'ai eu de très grandes joies dans cette ville qui est le berceau de mes premiers ans ; [2] cette terre de Bretagne résiste à tous les embellissements du progrès : les automobiles en troupeau n'y comptent pas plus que les fourmis dans l'herbe. La verdure est partout, cache toutes les laideurs et le mauvais goût des interprètes paysans du modern-style. Les hôtels se multiplient mais les arbres coupés repoussent vite ; les villas affreuses se bâtissent partout mais le feuillage abondant les cache. Les paysans croient se moderniser, mais ils se modernisent à leur manière : les rubans de velours sont plus courts mais ils sont toujours de la même couleur. Les filles croient « très chic » de remplacer leurs broderies de soie par du métal et c'est plus pittoresque. Ma chère Bretagne, en dépit des Anglais et des Américains est encore la Bretagne romantique. [3] Et quelle joie que cette cathédrale où, tout petit enfant païen, je rêvais de prier un jour. Dieu m'avait réservé ce don ! le don de trouver des souvenirs tout de même dans la seule église intime et grandiose à la fois que je connaisse. Oh ! ces braves gens qui se retrouvent chaque jour à la table Sainte, se reconnaissent et ne se parlent jamais ! ils sont là chez eux, certes, mais quel respect pour leur demeure ! ils arrivent en sabots mais ils ne font aucun bruit ; ils ne font pas de mines pieuses mais on sent en eux une réalité de foi, une force tranquille. Dieu et la messe de cinq heures et demi[e] font partie de leur vie. Il y a quelque chose de paisiblement sublime dans leur familiarité au Saint Lieu. Leur vulgarité extérieure – mais sont-ils vulgaires ? – [4] les agrandit encore. Braves gens ! on les aime d'être si simples.

Chère madame, ma lettre est trop longue ! je l'achève ! ne regrettez pas de vous trouver dans un milieu mondain qui vous va fort bien et auquel vous êtes utile. La présence seule des chrétiens éveille chez les moins frivoles des pensées utiles à leur salut. L'exemple ! ah ! l'exemple !... quelle force ! quelle prédication !

quel silencieux apostolat. Nous n'y songeons pas assez, nous les fidèles, (si je puis dire « nous ».) Je crois qu'il est utile d'aller mener une vie pieuse au milieu de ceux qui ne pensent pas à leurs devoirs. N. S. mangeait avec les péagers.

Je vous souhaite, madame, un grand et beau repos, un grand bonheur près de madame votre fille et vous offre avec beaucoup de respect mes hommages et mes compliments.

Max Jacob

3

S^t Benoît sur Loire
Loiret
Le 15 avril 27.

Chère madame et amie en N.S.J.C.

Rien ne peut me toucher si juste que de vous avoir touchée. Ces vers sont écrits pour les âmes hautement sensible[s] à ce qui tend à la fois vers Dieu et vers le beau⁶.

J'ai peur que Jean s'hyperesthésie par la fatigue⁷. Autrement il s'habituerait aux injures, à la sottise et à l'indifférence. Je voudrais qu'il méditât la Passion de Dieu sur terre : il sentirait alors combien on blasphème toujours ce qui est pur et noble. Le pauvre Jean est trop grand pour notre époque de mastroquets luxueux et de trompe-l'œil. Chaque jour après la communion [2] je prie pour lui, pour vous et pour les vôtres, et je remercie Celui qui me donne le calme et par ce calme un peu de bonheur.

Merci de vos chères bonnes paroles. Je conserverai avec soin une lettre doublement précieuse.

Croyez à mon respect et communions en ce que nous aimons et en Dieu, et en notre Jean.

Max Jacob

NOTES

Présentation

- ¹ Cote NAF 28312. Lettres publiées par Anne Kimball dans *Max Jacob-Jean Cocteau, Correspondance, 1917-1944*, éd. Paris Méditerranée, 2000 (abréviation *MJJC* dans le présent volume).
- ² *MJJC*, p. 563.
- ³ 4°-COL-39-122 (2). Cf. Sustrac Patricia « La Mort de Max Jacob : réalité et représentation », *CMJ*, n° 9, 2009, p. 125, n. 10 et l'article entier p. 102-127.
- ⁴ Lettre de Cocteau à Jacob de fin août 1922 (*MJJC*, 108). Voir aussi la lettre de Cocteau à Jacob du 16 août 1922 (*ibid.*, 102-103 : « Auric m'a dit que tu étais touché d'une lettre de ma mère – mais c'est elle que ton article et que les lettres touchent au fond du cœur »).

Lettres de Max Jacob à Jean Cocteau

- ⁵ Les lettres de cet ensemble sont numérotées. Entre parenthèses suit, pour chaque lettre, le numéro que celle-ci aurait si elle avait été incluse dans *MJJC* ; entre crochets nous indiquons les feuillets.
- ⁶ Il est impossible de donner une date précise à cette lettre, mais le contenu indique qu'elle fut écrite tôt dans l'amitié Jacob-Cocteau : Max Jacob explique l'emploi de ses journées, comme si Cocteau ne le connaissait pas bien. Il parle aussi des manuscrits qu'il a accumulés. Or, Pierre Andreu dit : « En 1920, l'œuvre de Max Jacob est faite » (*Vie et mort de Max Jacob*, La Table ronde, 1982, p. 139). Cette lettre daterait donc d'avant cette année, peut-être vers l'époque de la publication du *Cornet à dés* en 1917 (c'est-à-dire une vingtaine d'années après qu'il a commencé à écrire), peut-être même avant, puisqu'il dit que sa carrière littéraire n'est pas encore commencée.
- ⁷ Puisque Max Jacob dit ici écrire à La Sirène alors que dans la lettre suivante il l'a déjà fait, il est clair que cette lettre-ci précède de peu la Lettre 2 et date d'octobre 1918.
- ⁸ Hélène, baronne d'Ëttingen (1887-1950), poète sous le nom de Léonard Pieux, romancière sous le nom de Roch Grey, peintre sous le nom de François d'Angiboult et directrice de revue (*Les Soirées de Paris*) sous le nom de Jean Cérusse. Jacob la connaît depuis longtemps, pourtant il ne semble pas savoir qu'elle et Pieux sont une et même personne, ni que Jean Cocteau fait partie de son entourage depuis quelque temps. Ce projet ne semble avoir rien donné, puisque nous ne trouvons trace d'aucun poème-ballet de la baronne mis en musique.
- ⁹ Au début, Max Jacob refuse de publier chez cette nouvelle maison d'édition, mais il finit par se laisser tenter. En 1919 il y publie, avec Antonio de Barreau, la traduction de Raymond Lulle, *Le Livre de l'ami et de l'aimé*, et en 1920, *Le Cinématoma*. Ces mots sont soulignés quatre fois !
- ¹⁰ Au dos de cette lettre, écrit d'une tierce main, on trouve :
 Madame Grandjean
 125 Bourse de Commerce
 Rue de Viarmes
 Je ne sais plus ce que je voulais te dire.
 J'attendais jusqu'à ce que tu le trouves.
 Non je trouve [?] plus rien quand tu es là.
- ¹¹ Cette lettre semble précéder la Lettre 3 dans *MJJC* datée du 1^{er} novembre 1918. Là, Jean Cocteau répond à ce que dit Max Jacob ici sur Laffitte et La Sirène.
- ¹² Il s'agit certainement de Madame Adam, antiquaire et marchande de tableaux au 33 bis, bd de Clichy. Le « vous » de la lettre déroute de la part de Max Jacob qui tutoyait presque tout le monde dès la première rencontre. Mais nous croyons savoir que le « vous » est pluriel, et

- qu'il s'agit non seulement de Jean Cocteau mais aussi de Raymond Radiguet. Car ce dernier, lorsqu'il apportait les dessins de son père à *L'Intransigeant*, a dit à André Salmon « Moi aussi je fais des dessins » (*Souvenirs sans fin*, Gallimard, 2004, p. 429). En effet il en a publié onze, signés Rajky, entre le 24 octobre 1917 et le 15 août 1918.
- ¹³ Paul Laffitte (1864-1949), financier français né à Philadelphie, qui a financé le cinéma français à ses débuts, puis le théâtre. En 1917 on lui demande de prendre la direction d'une nouvelle maison d'édition, La Sirène, avec son beau-frère Richard Cantinelli. Jean Cocteau et Blaise Cendrars ont participé à la création de cette librairie-maison d'édition. Laffitte quitte La Sirène en 1922, mais la maison d'édition continue à fonctionner jusqu'en 1934. Cf. Pascal Fouché, *La Sirène*, Bibliothèque de Littérature française contemporaine, 1984.
- ¹⁴ Cette lettre est la seule de cet ensemble à pouvoir s'accorder avec une enveloppe adressée à « Monsieur Jehan Cocteau » et datée du 29 juillet 1920. Bien que les cahiers de la princesse Ghika qui décrivent le dîner dont parle Max Jacob n'en donnent pas la date précise, il semble clair qu'il date de l'été 1920. La date de parution des ouvrages de Radiguet et Cocteau en 1920 vérifie cette conclusion.
- ¹⁵ La princesse Ghika (l'ex-demi-mondaine Liane de Pougy), épouse du prince roumain Georges Ghika. Max Jacob restera longtemps leur ami malgré quelques brouilles, et leur rendra visite dans leur propriété de Roscoff.
- ¹⁶ Le premier août. Dans *Mes Cahiers bleus* (Plon, 1977), la princesse Ghika donne une description ahurissante de cette visite :
- « Hier, journée frelatée s'il en fut. Mes mauvais nerfs ont eu à subir un assez rude assaut à l'arrivée de ces trois augures : Cocteau, Max Jacob et le jeune Raymond Radiguet. » (p. 128)
- « Malpropres, détonant et tonnante, ils ont d'abord foulé les tapis, sali de goudron tout le cabinet de Georges, réclamé nos lavabos, nos savons [...] Cocteau, qui cependant sait les manières [...], se mit à piocher dans un plateau de fruits posé près de lui, et ce, dès le premier service ! » (p. 129)
- « Ensuite, tabagie, laisser-aller. Ces messieurs jetaient leurs cendres par terre, leurs mégots dans la cheminée, [...] fouillaient nos papiers, etc. Quel service ! » (p. 129.)
- Sa conclusion : « Plus de ça ! Un seul homme de lettres à la fois » (p. 130).
- ¹⁷ *Escapes*, paru à La Sirène en 1920.
- ¹⁸ *Les Joues en feu*, chez François Bernouard, 1920.
- ¹⁹ Cocteau, scrupuleux, répondra : « [...] Si tu désires que je vote pour toi - et je le ferai - sachant que je voterai toujours dans ton sens et jamais d'une sorte qui pourrait te déplaire », mais il ajoute : « Au cas où Radiguet ne passait pas » ! (*MJJC*, 151).
- ²⁰ À partir de la fin janvier, il est question de choisir Raymond Radiguet comme lauréat du Prix du Nouveau Monde. Étant donné que Jacob et Cocteau feront partie du jury, le résultat du vote n'est pas douteux. Max Jacob hésite, cependant : le 30 janvier il écrit à Cocteau : « J'ai peur que le livre de Radiguet soit complètement anti-religieux », ce qui explique peut-être pourquoi il préfère que ce soit Cocteau qui vote à sa place (cf. L. 4).
- ²¹ Max Jacob, pense-t-il que la réunion du jury aura lieu dans un bar ? En tout cas Cocteau lui répond le 25 mars : « Le bar ? Pas de bar. Je n'en supporterai pas la fumée 5 minutes. Le déjeuner [du jury] était au petit restaurant vide où il n'y a jamais personne - et la seconde réunion aura lieu ailleurs. » (*Loc. cit.*)
- ²² Dans le journal anarchiste *L'En-dehors*, paraissant à Paris et Orléans, on trouve un article « En marge des laideurs sociales ; d'un projet de milieu individualiste » dans le n° de début février

1923, s.p. [3]. Dans le même numéro on trouve des annonces personnelles du genre « Camarade seul désire... » ou « Compagne [...] désire... », s. p. [4].

²³ Date de l'autorisation ci-dessous.

²⁴ C'est la procuration qui donnera son vote à Jean Cocteau.

²⁵ On peut dater cette lettre au printemps 1928, d'une part à cause de la décision de Jacob de ne pas retourner à Saint-Benoît, et d'autre part par le fait que Coco Chanel a prêté un appartement à Cocteau, rue Cambon. Une enveloppe expédiée de Paris à Cocteau « aux bons soins de Mme Chanel » et datée du 14 mai 1928 nous en donne la date précise.

²⁶ Max Jacob parle à Julien Lanoë d'un nouvel ami « qui a les jambes longues, le cou long, les cheveux frisés et le teint pâle et autant de génie en peinture qu'en poésie » (Médiathèque de Nantes, lettre inédite du 26 mai 1928). Il s'agit de Philippe Lavastine (1908-1999), un élève de l'orientaliste Sylvain Lévi. Lavastine sera traducteur d'ouvrages en sanskrit, et un confédier de génie. Il commentera des ouvrages philosophiques ou religieux pour *Comœdia*.

²⁷ C'est le marquis Antonio de Gandarillas, un diplomate chilien à Paris, neveu de la mécène Eugenia Huici de Ernázui. Riche, dilettante, homosexuel, opiomane et mondain, il eut une grande influence sur son compagnon, le peintre Christopher Wood.

²⁸ Paul Valéry a effectivement été traduit en chinois (cf. She Xiebin : « La littérature française traduite en Chine », *Meta*, vol. 44, n° 1, 1999, p. 178-184), mais nous n'avons aucune indication quant à la date de la traduction ni de sa publication.

²⁹ Cette lettre suit l'échange de lettres entre Max Jacob et Jacques Maritain, et précède la note de Max Jacob publiée aux *Nouvelles Littéraires*.

³⁰ Jean Desbordes [« Jeanjean »], amant de Cocteau, venait de publier un livre qui fit scandale, *J'Adore*, qui veut réconcilier l'homosexualité et l'Église, en soutenant la liberté d'aimer. Cocteau défend le livre, ainsi que Jacob. La lettre de Jacques Maritain appelle le livre une « atroce confusion d'érotisme et de religion, [...] un crachat sur la Face du Christ » (JACOB Max, MARITAIN Jacques, *Correspondance (1924-1935)*, édition établie, annotée et présentée par Sylvain Guéna, Brest : Centre d'Étude des Correspondances, 1999, lettre du 30 juin 1928, p. 57). Max Jacob répond le 9 juillet : « Je ne crois pas que le livre de Desbordes soit un "mauvais livre" et je ne rougis pas d'aider à sa diffusion » (*Ibid.*, p. 58).

³¹ Cf. le témoignage de Max Jacob sur le livre paru dans *Les Nouvelles Littéraires* du 1^{er} août 1928, p. 113, et reproduit dans *MJJC*, 615.

³² Cocteau et « Jeanjean » Desbordes.

³³ Jean Hugo (1894-1984), peintre, illustrateur, décorateur et écrivain. À cette époque il était marié avec la peintre Valentine Gross Hugo. Tous deux étaient de bons amis de Jean Cocteau et Max Jacob. Jean Hugo a illustré *Le Cornet à dès* (Gallimard, 1948), voir *infra* l'article de Cécile Coutin.

³⁴ *Le Mystère laïc*, « Essai de critique indirecte » illustré par Giorgio de Chirico, ouvrage de Jean Cocteau paru en 1928 qui soutient Chirico et Picasso.

³⁵ Jusqu'au verdict dans le procès de « Liliane » le 7 juin 1929, celui-ci fut incarcéré à Limoges. Cette lettre suit donc cet événement, et date des mois qui suivent quand le détenu est transféré d'une prison à une autre jusqu'à son départ pour la Guyane le 8 novembre 1929. Seulement Max Jacob se trompe : le prisonnier ne fut jamais détenu à Draguignan.

³⁶ Jean-Louis, prince de Faucigny-Lucinge (1904-1992), écrivain ; cf. *Fêtes mémorables, bals costumés, 1922-1972* (Herscher, 1986) et *Un gentilhomme cosmopolite* (Perrin, 1990).

³⁷ Charles Barataud, porcelainier et officier de réserve, appartenait à une famille de Limoges très respectée, et fréquentait la haute société limousine. Mais joueur, opiomane, pédéraste, il menait une double vie. Dans un milieu festif et décadent, on lui donnait des surnoms : Liliane d'Abrémont, Liliane d'Armont, la Comédienne. Condamné pour avoir tué un chauffeur de

taxi en 1927, il avoue, mais lorsqu'il demande une seule faveur, d'embrasser son père avant de se plier aux formalités, il tue son amant, Bertrand Peynet. C'était en fait un pacte suicidaire, mais « Liliane » n'eut pas le courage de se tuer. Le procès eut lieu du 29 mai au 6 juin 1929. Le verdict déclenchera la fureur populaire contre les mœurs dépravées de la haute bourgeoisie, car Barataud bénéficiera des circonstances atténuantes et ne sera condamné qu'aux travaux forcés à perpétuité.

³⁸ Paul Sabon, 1906-1933, poète de talent qu'admirait beaucoup Max Jacob : « Paul Sabon est le mieux de tous ces jeunes » (JOUHANDEAU Marcel : JACOB Max, *Lettres à Marcel Jouhandeau avec quelques lettres à Madame Marcel Jouhandeau et Madame Paul Jouhandeau*, édition critique par Anne Kimball, Genève : Droz, coll. Textes littéraires français, 1979, p. 262). Sabon est mort prématurément de tuberculose avant d'avoir beaucoup publié. Cf. l'ouvrage posthume, *Poèmes*, Les livres du Printemps, 1937.

³⁹ Il s'agit de Maurice Sachs. Malgré les trahisons du jeune écrivain, Jacob restera son ami jusqu'à leur brouille définitive en 1935.

⁴⁰ Le 23 août 1929, la voiture qui ramenait Pierre Colle et Max Jacob de Châteaubriant à Quimper a eu un accident et Jacob a eu la jambe cassée et l'épaule démise. Il a été longtemps alité, et lorsqu'il commence à marcher un peu avec deux cannes, il fait une chute le 10 février 1930 et tout recommence.

⁴¹ Desbordes.

⁴² Pseudonyme de Max Jacob. Ce barde breton est né en présence de Julien Lanoë à qui manquait des pages pour terminer un numéro de *La Ligne de cœur*, la revue qu'il dirigeait à Nantes. Les poèmes de Morven ayant eu du succès, *La Nouvelle Revue Française* en a publié en août 1930, p. 166-169 (*O.*, p. 1615-1686).

⁴³ En fait l'ouvrage sera posthume ; il parut chez Gallimard en 1953.

⁴⁴ Sur la faculté de Max Jacob d'inventer des mots, voir KIMBALL Anne « L'insolite dans la correspondance de Max Jacob », *CMJ*, n° 13/14, 2014, p. 34-50.

⁴⁵ Le comte François de Gouÿ était un intime de la princesse Ghika. De Gouÿ et son compagnon Russell Hubbard Greeley possédaient une propriété dans le Midi ; Max Jacob leur rendit visite au début de son voyage en Italie en 1925.

⁴⁶ Ghika.

⁴⁷ Il y a peu d'indices pour dater cette lettre, mais elle semble refléter le même état d'esprit que dans *MJJC*, 257 (« Je n'ai plus de contrats, je vis de crédit et de dettes », p. 577). Comme nous disposons d'une enveloppe datée du 18-IV-32, nous pouvons imaginer qu'elle contenait cette lettre qui suivrait donc *MJJC*, 257 datée du 13 avril [1932] qui tombe en effet un lundi. Au dos de l'enveloppe nous trouvons, de la main de Max Jacob : « Deuxième lettre en réponse à celle de ce matin. »

⁴⁸ Max Jacob a beaucoup souffert pendant les années de crise ; il sait que Coco Chanel aide souvent les artistes et écrivains, mais il est trop timide pour lui demander son soutien. Il garde son courage cependant : « Pas de suicide ».

⁴⁹ (Charles) Maurice Donnay (1859-1945), dramaturge (théâtre de boulevard) et poète, Académie Française.

⁵⁰ Cette lettre dont l'originale appartient maintenant à la Bibliothèque nationale a déjà été publiée dans *MJJC*. Nous la reproduisons avec la permission de Max Milo Éditions (éd. Paris-Méditerranée).

⁵¹ Alexandre Georges-Pierre Guitry, dit Sacha (1885-1957), acteur, cinéaste et écrivain. Il soutenait le régime de Vichy et avait de nombreuses relations parmi les Allemands haut placés. Max Jacob le mentionne dans sa lettre, sachant sans doute que Cocteau le connaît depuis 1908.

- Malheureusement Guitry ne put rien faire pour faire libérer la sœur de Max Jacob. Après la guerre Guitry sera accusé de collaboration, et emprisonné pendant plusieurs mois.
- ⁵² Delphine Jacob, l'aînée de la famille, morte de chagrin en 1942.
- ⁵³ Lucien Lévy, le mari de Mirté Léa.
- ⁵⁴ Mirté Léa (1884-1944) qui mourra à Auschwitz le 25 janvier.
- ⁵⁵ Robert Lévy, décédé à l'Hôpital psychiatrique de Villejuif en 1981 à l'âge de 72 ans.
- ⁵⁶ Misia Sert, née Misia Godebska (1872-1950), pianiste et épouse en troisième noces du peintre José-Maria Sert. Elle avait un salon renommé où se jouaient des concerts classiques et d'avant-garde. Elle inspira le personnage de la Princesse de Bormes dans *Thomas l'imposteur* de Cocteau. Max Jacob espère qu'elle fera appel à son ex-mari, Sert, qui avait comme maîtresse la femme de l'ambassadeur d'Allemagne en Espagne. Il avait déjà obtenu des libérations, dont celle du mari de Colette. Malheureusement, il ne réussit ni pour la famille de Max Jacob ni pour le poète lui-même un peu plus tard. On peut lire la lettre angoissée de Max Jacob dans la biographie de Gold et Fizdale, *Misia* (Gallimard, 1980, p. 341-342). Après la mort de Max Jacob, ce sera Misia Sert qui organisera la messe célébrée à Saint-Roch à la mémoire du poète.
- ⁵⁷ Gaston Jacob (1875-1943), mort à Auschwitz.
- ⁵⁸ Max Jacob, qui semble savoir que Coco Chanel a un amant allemand, le baron Hans Gunther von Dincklage, a eu l'idée qu'elle pourrait sauver sa sœur, mais Cocteau a dû penser que c'était dangereux de lui écrire.
- ⁵⁹ Anatole de Monzie, homme politique français (1876-1947). Il était Ministre de l'Éducation nationale lorsque Max Jacob a reçu sa Légion d'honneur en 1933. De Monzie vota les pleins pouvoirs au Maréchal Pétain en 1940 ; il était l'ami d'Otto Abetz et d'autres Allemands importants. Comme il aimait beaucoup la littérature et les arts, Max Jacob pense qu'il pourra l'aider dans cette situation.
- ⁶⁰ Jacques Warnant, jeune libraire en chambre, fit de nombreuses visites à Jacob entre octobre et février 1944 pour se charger de la vente d'ouvrages et de dessins.
- ⁶¹ Est-ce exprès que Max Jacob a faussé la citation de Racine ? Car dans *Andromaque*, Hermione dit à Pyrrhus (Acte IV, Scène 5) : « Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle ? »

Lettres de Max Jacob à Madame Eugénie Cocteau

- ¹ Max Jacob travaille sur son roman *Filibuth ou la montre en or* qui paraîtra à *La N.R.F.* en 1923.
- ² La rue Ravignan où Max Jacob recevait des amis à toute heure, comme plus tard à l'Hôtel Nollet.
- ³ « Monsieur le curé » Albert Fleureau, curé de Saint-Benoît-sur-Loire.
- ⁴ L'abbé Épiphanie Breut, custode du monastère de Saint-Benoît-sur-Loire.
- ⁵ Une enveloppe de cette date expédiée de Quimper est adressée à Madame Cocteau 10 rue d'Anjou Paris 8, et porte la mention « Prière de faire suivre s. v. p. »
- ⁶ Max Jacob avait envoyé à Madame Cocteau son petit recueil de poèmes d'inspiration religieuse, *Fond de l'eau*, paru le 25 mars 1927 aux éditions des Cahiers Libres (*O.*, 1411- 1427).
- ⁷ Jean Cocteau travaille intensément à deux pièces, *Antigone* qui sera joué du 3 au 12 mai, et *Orphée* du 4 au 17 juin.